

## Alphonse Bihel Sport toujours

*C'est un jeune homme de soixante-dix huit printemps qui aime le sport, l'a toujours aimé. Alphonse Bihel continue de rouler pour se maintenir en forme, comme il aime à évoquer les souvenirs d'une vie bien remplie histoire de ne pas perdre la mémoire. Foot, boxe, vélo et un bout de chemin à l'autre bout du globe. Survol à fond de la vie de Phonphonsse.*



▲ Le héros du jour dans son jardin qu'il entretient avec amour, entre deux virées à vélo.

**A**lphonse Bihel est un Tourlavillais pur jus, un gars du quartier de ce qui s'appelait alors « La Grande rue » plus connue aujourd'hui sous le nom de rue du Moulin Guibert. Depuis toujours (il est né en 1928), le sport est la marotte de celui que ses proches appellent « Phonphonsse ». C'est avec le football que tout a commencé : « Je me souviens que gamins nous allions jouer sur le terrain à Gohel, du côté des Églantines. Il n'était pas rare

d'être obligés de faire sortir les vaches pour pouvoir jouer ! Nous avons même vu un avion s'écraser dans le terrain juste à côté, en plein match ! » Il faut dire que nous sommes en 1941/42 et, qu'en cette période noire, Tourlaville verra malheureusement l'événement se reproduire à plusieurs reprises dans divers secteurs. L'équipe de footballeurs est un peu informelle et le jeune Phonphonsse alors âgé de 14 ans côtoie un certain « Girouette » :

« C'était Adrien Girettes, il jouait dans l'équipe comme goal, moi je me mettais un peu à tous les postes où on avait besoin de moi. Le malheureux Adrien n'a pas vécu longtemps ». Aujourd'hui Alphonse Bihel habite la rue qui porte le nom de celui qui paya de sa vie son engagement dans la résistance et disparut à l'âge de 21 ans en martyr. Pour le football tourlavillais de l'époque, les matchs qui ont lieu parfois à l'extérieur obligent les sportifs locaux à fournir l'effort avant, pendant et après le match : « Lorsque nous jouions à l'extérieur, c'était un peu le système « D ». Nous sommes même allés à pied à Martinvast pour disputer un match, le plus souvent c'était à vélo jusqu'à Bricquebec ou ailleurs, c'était folklorique ! ».

Après le football, c'est la boxe qui sera au palmarès de notre ami Phonphonsse qui s'entraînera dès les années 42/43 à Equeurdreville et se souvient même, plus tard, de combats au stade municipal de Cherbourg avec les soldats noirs américains. À la fin de la guerre, les fêtes et distractions refont surface et l'attraction fétiche du public est les combats de boxe



▲ Alphonse et son fidèle « Minic 2000 », tout les deux ont parcouru d'incalculables kilomètres

# portrait

façon fête foraine : « Je m'entraînais avec Roger Julien et Rondil un parisien et puis Dédé Garnier des gars qui ont fait une carrière professionnelle. En dehors du club, il m'arrivait de boxer pour faire deux ronds dans les fêtes foraines. Pendant la « Miellaise » il y avait un chapiteau avec un ring à l'intérieur et les forains cherchaient des volontaires pour combattre contre leurs champions, ils disaient « À qui les gants ? », ensuite on choisissait contre qui on allait combattre. À l'époque, il n'y avait pas beaucoup de distractions et les gens se passionnaient pour la boxe. Les forains savaient bien que si un gars du coin prenait les gants pour un combat, il faisait automatiquement beaucoup d'entrées sous son chapiteau.

## On était toute une bande de copains,

on était connus et les forains nous donnaient la pièce à la sortie ».

Après guerre, Alphonse Bihel a dix-huit ans et doit se trouver un travail bien qu'il ne soit pas arrêté sur quelques chose de précis. Il signe dans la Marine pour trois ans, voudrait partir pour Dakkar, envisage des campagnes lointaines dans les colonies. Mais c'est pour l'Indochine qu'il quitte le port de Marseille vacciné à la va comme je te pousse par des infirmiers de fortune. Un mois de mer en fond de cale, un espace réduit à se partager avec quelques deux mille soldats par des températures souvent étouffantes : Port Saïd, la Somalie, Djibouti jusqu'au Cap Saint-Jacques pour rejoindre Saïgon en remontant 30 kms de fleuve. Arrivés à destination, les engagés volontaires vont découvrir une dure réalité, celle d'un conflit violent, sans pitié. Cette période difficile, notre narrateur l'évoque avec pudeur en mettant l'accent sur les copains d'alors et le souvenir des disparus : « Nous étions quatre du coin, deux seulement en sont revenus. Le sport, on en faisait toujours ça nous aidait à penser à autre chose, on boxait régulièrement et on préparait même des championnats. Je me souviens que c'est un cherbourgeois qui est devenu champion de Cochinchine ». En 1949, son contrat militaire rempli,



▲ 1943 : À quinze ans, c'est la boxe qui passionne Alphonse Bihel. Notez les chaussures parfaitement adaptées au noble art !

Alphonse veut apprendre un « vrai » métier. Il fera un CAP de plâtrier en six mois et c'est à vélo qu'il se rendra sur les chantiers cinquante bornes le matin autant au retour. C'est sans doute de cette période que lui est venue la passion de la petite reine qui l'habite encore aujourd'hui. Un an plus tard, c'est le mariage avec Georgette. De cette union, deux fils Gérard et Denis naîtront ainsi qu'une fille Annie. Denis prendra la roue de son cycliste de père et sera champion de Normandie sur piste et champion de la Manche sur route cadets. Gérard quant à lui, jouera à l'ASC dès son âge de onze ans et sera entraîneur pour les plus jeunes pendant quinze ans.

C'est à l'ASC en 1965, qu'Alphonse côtoiera les cracks de l'époque : Baudin, Paul Mabire, Jean Hamel, Loulou Bon ou Jean-François Douat... « J'en oublie sûrement, mais vous savez ça fait vingt-trois ans que je suis en retraite alors tout ce que nous venons d'évoquer, c'est pas d'hier ! »

Aujourd'hui, le sympathique Phonphonsse continue de rouler régulièrement sur son « Minic 2000 » qui, s'il avait un compteur afficherait quelques zéros. C'est peut-être ça qui fait foncer Alphonse : continuer à aimer le sport en toutes circonstances et surtout à tout âge. Une belle leçon à méditer.

TB